

l'enseignement de chacune de nos chaires, sans le faire descendre au niveau de l'enseignement secondaire, mais je sais bien qu'ici nous ne pourrions le tenter sans mettre en fuite l'auditoire bénévole qui veut bien chaque année revenir à nous, à la condition de ne pas nous entendre répéter les mêmes choses que l'année précédente.

Il s'en faut bien que nos cours soient déserts, mais ils pourraient être plus suivis encore, si nous avions la liberté dont jouissent toutes les autres Facultés, de les placer aux heures qui conviennent le mieux au public. Malheureusement la salle où vous venez nous entendre n'est pas à nous ; nous la partageons avec d'autres cours qui, en vertu de leur droit d'ainesse, ont pris les meilleures places, et tous les jours avant deux heures nous en ferment la porte. Encore faut-il avoir soin de ménager une raisonnable distance entre nos cours et ceux d'anatomie, sinon, avant la fin de nos leçons, voici apparaître à la porte un squelette impatient d'entrer qui jette l'épouvante parmi les dames venues pour entendre un poète et non pour voir des démonstrations et des préparations anatomiques. Montez jusque dans les greniers du palais Saint-Pierre, enfoncez-vous dans un long et noir corridor, et là vous trouverez un petit cabinet où nous ne pouvons tenir ni nous ni nos livres ; voilà tout ce que possède la Faculté des lettres de la seconde ville de France ! Je sais quel était le bon vouloir des anciens maires de la ville de Lyon, et je leur rends toute justice, mais soit à cause des luttes intestines, soit à cause de la difficulté des temps et des circonstances, ce bon vouloir est demeuré stérile. Cependant, nos cours en souffrent, nos candidats que nous sommes obligés, faute de salle convenable, de faire composer sur leurs genoux, en souffrent aussi ; mais, Messieurs, ce qui en souffre surtout, c'est la dignité de la ville de Lyon. Je ne suis pas seul à le dire, je ne fais que le répéter après M. le ministre de l'instruction publique et M. le préfet du Rhône. Mais enfin nous voyons des jours plus prospères luire sur notre pauvre Faculté. Notre cause est chère à un ministre qui veut bien se souvenir d'avoir été un de nos collègues, et dont l'enseignement,